

Agnès Desarthe

La plus belle fille du monde



Le livre

« Les enfants, je vous présente, Liouba Gogol », a dit M. Dubeuf au moment où elle pénétrait dans la salle.

Personne n'a ri. C'était comme si une averse de neige s'était soudain abattue sur la salle. J'ai pensé à toutes les fois où j'avais traité Djézoune de gogol et j'ai eu honte. Je n'étais pas la seule. Nous étions collectivement victimes d'un retournement de sens.

À partir de cette seconde, gogol ne voulait plus dire débile, ça voulait dire un mètre soixante-dix, un visage en triangle, des joues roses, des yeux verts, un chignon blond à moitié défait, une bouche très rouge et de longues mains de pianiste. »

Dès l'instant où la plus belle fille du monde débarque dans sa classe, Sandra, la narratrice de cette histoire, sait que plus rien ne sera comme avant...

L'auteur

Agnès Desarthe est née en 1966 à Paris. Elle est l'auteur de nombreux livres pour enfants et adolescents, ainsi que des romans aux éditions de l'Olivier, dont *Un secret sans importance* (Prix Inter 1996), *V. W.*, co-écrit avec Geneviève Brisac en 2004, consacré à Virginia Woolf, *Mangez-moi* en 2006, *Le Remplaçant* en 2009 et *Dans la nuit brune* en 2010 (Prix Renaudot des lycéens 2010).

Nous lui devons les traductions d'Anne Fine, Lois Lowry (notamment la série des *Anastasia*, dans la collection Neuf). Elle écrit aussi des chansons pour Michel Lascault et le groupe MASH et se tourne parfois vers le théâtre.

[Pour aller plus loin avec ce livre.](#)

Agnès Desarthe

La plus belle fille du monde

Médium

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Autant vous le dire tout de suite, je ne suis pas l'héroïne de cette histoire. La plus belle fille du monde, ce n'est pas moi. Je ne suis même pas la plus belle du quartier, ni la plus belle de la classe. Je suis juste moi, Sandra Walser, j'ai quatorze ans, ce qui est à la fois un très bon âge et le contraire, un âge nul, ça dépend de quel point de vue on se place.

L'autre jour, en fouillant dans la bibliothèque de ma mère, je suis tombée sur un livre qui m'influence énormément. L'auteur s'appelle Marthe Robert et le titre, c'est *Roman des origines, origines du roman*. Je ne l'ai pas lu. Il est très long. Je n'ai pas le temps et, si ça se trouve, je n'y comprendrais rien. Mais on n'a pas forcément besoin de lire un livre pour qu'il vous influence ; parfois, le titre suffit.

J'aimerais être romancière plus tard et, dès que j'ai vu ce vieux volume tout abîmé sur l'étagère, j'ai su que Marthe Robert m'envoyait un message, un truc

pour m'aider à devenir écrivain. La méthode, c'est qu'il faut commencer par les origines. Je vais donc vous parler de mes parents, même si, comme je l'ai dit, je ne suis pas l'héroïne de cette histoire.

Je ne suis pas non plus un personnage secondaire, je suis la narratrice et ça, c'est quand même important.

Je suis sûre que Marthe Robert serait d'accord avec moi pour considérer que les origines de la narratrice ne doivent pas être négligées.

Commençons par ma mère. Ma mère est un bon personnage de roman. Elle serait même bien en film. Elle est avocate. Et là, je sais ce que vous pensez. Vous pensez « donc elle est riche ». Les gens croient qu'avocat ça gagne bien et c'est sans doute vrai dans la plupart des cas, mais ma mère ne gagne pas. Elle défend des gens gratuitement. Des femmes, des enfants, des gens très pauvres.

Ma mère boit et fume beaucoup trop. Elle attend le moment où l'on pourra dire d'elle qu'elle a été une très belle femme. Pour l'instant, elle lutte encore et ça la fatigue. Elle soupire en se maquillant et dit tout un tas de gros mots en enfilant son tailleur de dame pour aller au travail. Ça l'épuise de devoir être jolie mais elle ne peut pas s'en empêcher. C'est comme un poids pour elle.

Ma mère est blonde avec des yeux verts, elle a un nez très droit et une grande bouche qui lui fait un sourire en tranche de pastèque. Elle est maigre et a toujours les yeux cernés.

Je lui ressemble. Un peu. En plus jeune. Je ne suis pas trop mal. J'ai des défauts mais personne n'est au courant. Je suis déjà sortie avec sept garçons, alors j'imagine que je n'ai pas à me plaindre.

Mon père, lui, c'est un genre de pépiniériste. Il plante. Pas des arbres, des bébés. Il adore ça. Il a fait des bébés à tout un tas de femmes. Il s'en occupe très bien pendant six à dix mois et après il part. Je dois avoir une douzaine de demi-frères et sœurs. Je ne les connais pas. Le vrai métier de mon père, c'est menuisier. Lui, il gagne beaucoup d'argent, mais il n'en donne presque pas à ses femmes et à ses enfants. Pourquoi? Parce qu'il est tellement sympa qu'on n'a pas envie de lui en demander. C'est ce que m'a expliqué ma mère un jour où elle s'arrachait les cheveux à cause d'une grosse facture d'électricité. «Demande à mon père, lui ai-je dit. Y a quand même des lois! Il est obligé de nous aider.» Ma mère m'a rétorqué qu'il s'agissait d'un vide juridique. Je sais que ce n'est pas vrai, mais mon père comme vide juridique, ça m'a plu, alors j'ai arrêté de discuter.

Maman et moi, nous habitons une toute petite maison. En bas, il y a le salon, qui est aussi la cuisine et le bureau de ma mère. En haut, il y a deux minuscules chambres avec la salle de bains au milieu, et c'est tout. Il y a toujours quelque chose de cassé chez nous, un vasistas qui fuit dans le toit, un tuyau en fin de vie, des joints rongés par de mystérieuses moisissures, des prises de courant qui sortent des murs, comme si le plâtre recrachait un corps étranger.

Ma mère dit que c'est une calamité d'avoir une maison individuelle parce que ça coûte les yeux de la tête. J'adore cette expression. Elle se plaint aussi de ne pas avoir d'homme qui grimperait sur le toit pour réparer et saurait tout bricoler. Parfois, je me demande si je n'aurais pas mieux fait d'être un garçon.

Ma mère est féministe, du coup, je comprends mal comment elle peut penser que les hommes sont plus capables que les femmes d'accomplir certaines tâches.

- C'est pas ça, dit-elle.
- C'est quoi, alors ?
- Autre chose. C'est compliqué.

Je réfléchis, je me demande ce qu'il peut bien y avoir de compliqué. J'entends beaucoup les femmes autour de moi se plaindre des hommes. Les hommes, selon ma mère et ses amies, ne sont pas fiables ; ils ne

retrouvent jamais leurs chaussettes, ne referment pas la porte des placards. Ils sont pires que des enfants, restent des heures aux toilettes et ne se rappellent jamais que le mercredi il n'y a pas école.

– Un homme, c'est l'action, dit ma mère.

Puis elle ajoute avec un soupir que j'ai du mal à interpréter :

– Un homme, c'est le bordel, c'est la fête.

En général, après ce genre de déclaration, elle prend une cigarette ou se sert un verre de vin.

Nous manquons beaucoup d'hommes chez nous. Ma mère est l'aînée de trois sœurs. Celles qui ont des enfants n'ont que des filles. Il doit y avoir quelque chose de tordu dans nos gènes. Nos réunions de famille sont extrêmement bizarres. Certaines années, à Noël, il y a un mari ou un petit ami qui surgit et puis il disparaît. On les rejette sans le vouloir, je crois, comme le plâtre avec les prises et j'avoue que, parfois, ça m'inquiète.

Comme j'ai un an d'avance, je suis en seconde. C'est une classe difficile. À la fin de l'année, on nous séparera. En gros, il y aura d'un côté les littéraires, de l'autre les scientifiques, et au milieu les indéterminés. À la fin de l'année, on saura si toutes les portes s'ouvrent devant nous ou si certaines se ferment. Je m'intéresse beaucoup à ce genre de questions. Mme Thiercelin, ma prof de français qui est aussi ma prof principale et adore discuter avec les élèves, m'a dit que c'était étonnant pour mon âge. C'est très rare, selon elle, les adolescents qui se préoccupent de leur orientation. Elle se trompe. Je veux dire, quand elle croit que je me préoccupe de mon orientation. Ce qui m'intéresse, c'est l'absurdité de cette histoire de portes. Magali Caron, qui est nulle en maths, ne sera pas admise en première S, elle ne sera donc jamais médecin, alors qu'elle a réussi à réduire juste à l'instinct la fracture que Djézone Dos Santos s'était faite en sport.

Djézone, de son côté, deviendra peut-être médecin parce qu'il est bon en physique, alors qu'il est complètement irresponsable, immature et qu'il ne s'intéresse qu'à sa gueule. Pour moi, qui ne suis ni littéraire ni scientifique, le problème ne se pose pas. Je serai écrivain. Vous pensez peut-être que, pour devenir écrivain, il faut être littéraire. Et le pire, c'est que vous avez peut-être raison. Mais je ne peux pas me permettre d'être de votre avis, parce que, malgré tous mes efforts, je ne dépasse pas 11 de moyenne en français.

Mme Thiercelin me dit :

– Sandra, vous êtes un mystère. Vous avez tout pour réussir. Il faudrait simplement que vous vous mettiez au travail.

Se mettre au travail, ça signifie arrêter d'écrire «accueillir» avec un seul «c» et «attraper» avec deux «p»; se rappeler que les adjectifs s'accordent avec les noms et que les verbes, à la troisième personne du pluriel, ne prennent pas un «s» mais un «nt». Ça signifie aussi que, lorsque le sujet de dissert est «Peut-on considérer la lecture comme un moyen d'accès à la culture?», on n'est pas censé consacrer une partie entière à la retransmission des championnats de patinage artistique à la télé.

Parfois, le soir, dans mon lit, je pense à tout ce que

je devrais faire pour cesser d'être un mystère : lire Victor Hugo et Balzac au lieu de Dashiell Hammett et Carter Brown, appliquer les règles de grammaire et d'orthographe que j'ai stockées quelque part dans mon cerveau, respecter les consignes en haut des devoirs et arrêter de me poser des questions sur le monde et son absurdité. C'est un genre de rêve, une vision, mais je m'endors avant d'avoir trouvé le chemin précis qui me mènerait à ce moi nouveau.

Je sais que, dans la vie, on peut changer. Ce que j'ignore, c'est comment. Je sais aussi que certaines choses vous sont données à la naissance et que ces choses, en revanche, ne changeront jamais : la forme du nez, l'emplacement des taches de rousseur, la couleur de la peau, la longueur des doigts. Et c'est une chance que je parle de ça maintenant parce que l'histoire que je veux raconter, l'histoire de la plus belle fille du monde, a justement à voir avec ce qu'on appelle, je crois, l'héritage génétique.

Quand Liouba Gogol est née, on savait déjà que ce serait une beauté. Le gynécologue et la sage-femme présents à l'accouchement manquèrent s'évanouir en la voyant. Sa mère poussa un cri de victoire et son père un cri de joie, car Liouba Gogol était parfaite et que ça crevait les yeux dès le premier jour.

Bon, cette scène à la maternité, je l'invente, forcément. Je n'étais pas sur place. À l'époque, j'étais moi-même en train de naître quelque part, et ma mère se demandait si je resterais chauve et si je loucherais toute ma vie. Mais c'est ça aussi, être écrivain, parler de choses qu'on n'a pas vues, qu'on ne connaît pas, mais dont on sent qu'elles sont vraies.

Liouba Gogol en maternelle avait les cheveux jusqu'aux pieds et sa mère lui faisait quatre tresses qu'elle lui enroulait autour du crâne tant sa chevelure était abondante. Tout le monde voulait s'asseoir à côté d'elle. Dans la rue, les gens avaient des malaises d'amour et suppliaient sa nounou de les laisser lui caresser la tête ou la main.

Ensuite, il y a eu la primaire et là, j'ai envie de sauter. Ça s'appelle faire une ellipse. Parce que, franchement, qui a envie de reparler de la primaire? Disons simplement que Liouba a eu des seins très tôt, en fin de CM1, et que ce n'était même pas la honte parce qu'elle était grande et bien faite et que de la voir gambader avec ses longues jambes dans la cour de récré et ses deux mini-pommes imperturbables juste au-dessous des clavicules, ça donnait envie à tout le monde d'avoir des seins, même aux garçons.

Et hop ! Nous voici au collège. Banlieue de Lyon. Bonnet rouge les jours de grand froid pour faire ressortir les yeux verts, robe à bretelles au printemps pour exalter la poitrine. Danse classique, danse moderne, aikido, escrime. L'été, Liouba ne va pas à la mer et c'est tant mieux parce que les gens se suicideraient en la voyant en maillot de bain. Elle va à la montagne et marche des heures dans l'herbe en s'arrêtant de temps en temps près d'un ruisseau pour boire l'eau douce et glacée. À la rentrée des classes, elle n'est pas bronzée et ramollie. Elle semble encore plus ferme et plus galbée, ses fesses, musclées par les randonnées, s'envolent vers ses omoplates.

Le temps passe, passe, passe. Exit la banlieue de Lyon. Déménagement à Paris en cours d'année, arrivée en classe de seconde, présentation aux élèves par Mme Thiercelin. Cette fois, j'assiste à la scène. Je suis même au premier rang et c'est le vrai début de mon histoire. Car, comme vous l'avez compris, Liouba Gogol est la plus belle fille du monde et elle est dans ma classe cette année.

Un nom pareil, pour qui que ce soit d'autre, ce serait une malédiction, un coup à faire passer vos propres parents devant les juges pour abus de pouvoir, crime contre l'individualité, cruauté délibérée

sur un mineur. Mais, dans le cas de mon héroïne, ces accusations ne s'appliquent pas. La preuve :

Nous sommes en cours de français. On frappe à la porte. M. Dubeuf, le proviseur, entre et nous annonce l'arrivée d'une nouvelle camarade. La seconde 6, ma classe, est extrêmement soudée. Nous sommes en décembre et nous avons déjà eu trois mois pour nous rendre compte que nous formions une équipe très efficace. En tête, nous avons Véronique Elcaroui, Raphaël Jeannot, Éléonore Powels, Ismaël Trung et Grégoire de la Meurte. On les appelle « les Intouchables », ils ont plus de 16 de moyenne et Ismaël Trung parle couramment latin. Tout en bas, il y a Vol-sie Beckstein, Rodrigo Pleven, Djamel Sagmaoui, Linda Tourette et Paul Pliton. Ils ont moins de 6 de moyenne. On les appelle aussi « les Intouchables ». Au milieu, il y a le reste et ça fonctionne parfaitement. À la réunion parents/professeurs, les enseignants ont déclaré que nous étions une classe sympathique et unie, qui avait du mal à se concentrer, mais qui ne manquait pas de ressort.

Nous avons donc accueilli l'annonce de M. Dubeuf par un soupir unanime. L'expression « une nouvelle camarade » avait aussi été traduite dans notre langue secrète par « Bonjour le boulet ». Mme Thiercelin a

interrompu le cours et s'est tournée vers la porte pour souhaiter la bienvenue à notre future souffredouleur. C'est à ce moment qu'elle est entrée.

– Les enfants, je vous présente Liouba Gogol, a dit M. Dubeuf au moment où elle pénétrait dans la salle.

Personne n'a ri. C'était comme si une averse de neige s'était soudain abattue sur la salle. J'ai pensé à toutes les fois où j'avais traité Djézone de gogol et j'ai eu honte. Je n'étais pas la seule. Nous étions collectivement victimes d'un retournement de sens. À partir de cette seconde, gogol ne voulait plus dire débile, ça voulait dire un mètre soixante-dix, un visage en triangle, des joues roses, des yeux verts, un chignon blond à moitié défait, une bouche très rouge et de longues mains de pianiste.

– Entre, entre donc, mon petit, a dit Mme Thiercelin. Savez-vous, a-t-elle ajouté en se tournant vers nous, que Nicolai Gogol était un très grand écrivain russe ?

– Nikolai Vassilievitch Gogol, a précisé Liouba, c'était le grand-oncle de mon arrière-grand-père.

Et j'ai compris, en entendant ces mots, ce que signifiait « avoir une voix d'ange ».

Dans la Bible, un livre que personne ne lit plus

mais que ma grand-mère aimait beaucoup me raconter quand j'étais petite, il y a une scène géniale où la mer s'ouvre en deux. Vous l'avez peut-être vue à la télé au moment de Noël, parfois ils passent le film. Moïse s'enfuit avec les Hébreux. Ils étaient esclaves des Égyptiens et ça suffisait comme ça, alors ils sont partis. Les Égyptiens, très en colère, les poursuivent. Au moment critique, alors qu'il n'y a plus que l'eau devant eux et leurs ennemis derrière, les Hébreux pensent que c'est fichu. Ils vont tous se noyer. Sauf que Moïse frappe sur le sable avec un bâton et que la mer s'ouvre en deux, dégagant une route qui file droit jusqu'à l'horizon. Les Hébreux se mettent à courir dans cette espèce de canyon, et les eaux se referment juste après leur passage, noyant leurs poursuivants. L'été, à la plage, j'essayais toujours de frapper le sable avec un bâton pour voir si, moi aussi, j'avais ce don. J'ai fait ça jusqu'à l'âge de dix ans, alors que je n'avais jamais cru au Père Noël, parce que, même si je savais que c'était impossible, j'étais hantée par ces images de murailles d'eau de chaque côté d'un peuple en fuite.

Quand Liouba est entrée, c'est un peu ce qui s'est passé. Chacun d'entre nous a reculé, très légèrement, comme pour lui céder la place. Ça n'a fait aucun

bruit, mais, une seconde plus tard, toutes les chaises étaient libres.

– Ça alors! a dit Mme Thiercelin, c'est bien la première fois que je vous vois vous lever pour quelqu'un.

Liouba a souri en entendant ça et j'ai cru percevoir un bruissement infime, quelque chose comme un sac en papier qu'on froisse. J'ai pensé que c'était le son que produisaient nos cœurs, nos cœurs broyés par sa beauté et la douceur de son sourire.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Paulus

Je ne t'aime pas Paulus

Je ne t'aime toujours pas Paulus

La cinquième saison (recueil de nouvelles collectif)

Je manque d'assurance

Poète maudit

Les peurs de Conception

Collection NEUF

Comment j'ai changé ma vie

Tout ce qu'on ne dit pas

© 2009, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2014, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2009

ISBN 978-2-211-30652-2